Bruno ODILE

L'Amour, ce désastre indispensable

EDILIVRE

Un grand Merci à Jean Luc Volle, mon ami d'écriture, qui m'a accompagné tout au long de ce projet littéraire avec une lucidité bienveillante.

EXTRAIT

A tous ceux qui l'ont chérie sans pouvoir se guérir de son absence.
A mes fils aimés à qui je n'ai su tout dire.
A ma mère et à ma sœur aînée avec qui je partage ce terrible silence.
Et, à mon père qui pas une fois n'a souhaité se recueillir sur ses cendres.

EXTRAIT

EXTRAIT

1
Derrière nous, ce devant inachevé

Oui, bien sûr. De nombreuses années se sont écoulées sans que je puisse dire l'insidieux éclaboussement des ombres froides et aveuglantes provoquées par ton départ. Sans que je puisse desserrer mes lèvres restées figées par le givre de la perte soudaine. Sans que nous puissions envisager ensemble un véritable deuil. Bien que je n'aime guère ce mot. J'y préfère ceux de compromis et de concorde ; je veux évoquer une forme d'accord avec le vide bu par le jour qui te distance. J'ai longuement erré aux abords de la faux affûtée, cherchant une miette, une brindille, un parfum de toi resté dans l'immensité vacante qui t'a remplacée.

Cependant, tout se dit et se raconte dans la métaphore du doigt coincé et du cœur resté prisonnier dans l'entrebâillement de la porte du souvenir. Je veux parler du doigt caressant, plus que de celui qui indique. Aujourd'hui, je viens vers toi pour démaquiller le chagrin, pour dépoudrer l'aridité qui a fleuri dans mon âme durant toutes ces années. Pour mieux te cueillir, j'ai la main ouverte des premiers frissons ; elle se déplie sous les soupirs de lune et le souffle doux de la brise des matins d'été. Elle est fragile comme les coquelicots qui éclatent sous les dents du soleil. Mon cœur est habité du parfum des fraises sauvages écorchées par des milliers de fourmis rouges laissant filer sur le sol quelques gouttes de sang.

Tu avais juste vingt-sept ans et j'en avais à peine vingt-quatre. C'était l'époque des tourbillons de flammes, de l'enthousiasme déferlant et des émerveillements déçus. C'était une période de partages pleins et d'échanges tonitruants où nous râpions l'air avant de le respirer. Nous vivions nos premiers exils, nos premières émancipations. Chaque découverte semblait

EXTRAIT

nous affranchir de notre éducation et de notre ignorance. Et nous avions la féroce intention de nous approprier le monde selon nos goûts et nos préférences. Nous buvions goulûment à toutes les mers, même si parfois nous avalions la tasse. Nos ardeurs juvéniles rayonnaient d'assemblages et de désassemblages de toutes sortes.

L'écriture est le porte-parole, la peau de mon vide devenu plume, l'organe tactile que j'ai choisi pour venir à ta mort, pour te parler et te raconter tous mes ressentiments comme peut le faire une voix-off diffuse mais prégnante. Je sais pertinemment qu'en revenir à la source première nécessite de déterrer mon cœur là où tu l'as enseveli. Je suppose qu'il doit s'agir d'un long monologue permettant de redécouvrir la fine aiguille d'un tatouage ancien. Il est d'ailleurs probable que je raconte et questionne seulement ma propre solitude. Mais qu'importe ! L'idée de rouvrir un lien avec toi m'est venue malgré toutes ces barrières de raison qui me retenaient jusqu'à lors.

Ecrire, vois-tu, c'est délayer le sang du silence. Oui, parce que je crois savoir qu'entre le réel et le néant, une fine parenthèse retient comme quelque chose d'essentiel : une vie au rabais, une mort dans la saumure récurrente et l'amour sauveur de la nuit éternelle. Cette équation prodigieuse est un travail d'agitation. C'est la bousculade, la valse des océans, la manigance du vent, le mouvement peignant les miroirs et coiffant nos cœurs dépliés sur le grand lit de nos attentes. Les jeunes pousses d'herbe connaissent bien les chercheurs d'eau. Baguettes aux lèvres, je m'avance sans savoir où portera la prospection. Le vagissement des étoiles siffle des nuées parfumées et inconnues. Pourtant, les mots sont enracinés dans l'effort où nos cœurs s'essuient à la lumière.

Les mots qui se tiennent debout à l'intérieur de ma chair sont d'une blancheur ineffaçable. Je viens t'extraire de l'abîme avec l'hameçon du désespoir. Mon chantier est tout à la fois un effleurement et un enlacement. Sous mon hangar braillent les empreintes de mots écangués et des hallucinations prolifiques. Elles sont le fouet de mon sang puis de mes pensées nostalgiques. Comment te défaire de cet endroit où tout s'effondre, même l'horizon ? Le silence à petits coups de serpe tranche doucement les rivières qui viennent mourir dans l'aurore. Dans les carnets du soleil, je suis plus éloigné du monde et la lumière prend une toute autre envergure. Dans

EXTRAIT

l'entonnoir des mémoires, l'abondance des souvenirs s'affine et les territoires d'autrefois se réaniment comme des braises oubliées.

Quelques courants d'air contrarient les va-et-vient de la vie. Et, il ne m'est guère facile de faire un retour en arrière alors que le présent t'accorde toujours une place de choix.

J'ai pris le temps pour venir à toi. Le temps m'a pris aussi. Mais qu'importent les distances, laissons aller, si tu veux bien, la pulsion qui me soulève jusqu'à cette porte entrouverte derrière laquelle tu te caches. Il est si doux de réactiver nos perceptions comme autrefois. J'ai terriblement besoin de te croire là, de te sentir ici, encore, malgré le temps révolu, malgré la jachère du vivant et de ses expressions immobiles. J'ai besoin de chasser l'imposture des ondes qui se ricochent au présent. Je désire outrepasser le vide des incohérences. Il me faut venir te secouer du cœur même de ma mémoire comme on agite une flamme dont le feu manque d'air.

Tu te souviens, on s'aimait. Tu étais ma sœur de vie et tu contribuais à mon épanouissement, à mon émergence au monde. Reliés par nos êtres intérieurs, nous nous accompagnions dans la continuité de nos élans. Nous échangions des gestes tendres dans la permanence de nos sentis et de nos appréhensions à l'existence. L'amour figurait en filigrane telle une image de proue à toutes les cavalcades que nous pouvions alors imaginer plus reliés à notre être intérieur

Cependant, sans le savoir, tu m'as laissé une obole sans fond dans les rudiments de ton absence. Aujourd'hui encore, elle pèse tout le poids de la monotonie. Petits pas après petits pas, le visage criblé d'angoisses, j'ai vu le vide s'agrandir comme une tache noire posée sur la lumière. Chaque pensée est vite devenue une lueur qui craque comme une allumette sur un champ de paille. Chaque convocation de mon esprit s'apparentait à un pèlerinage où la rupture griffonnait sa violence.

Il aura fallu des milliers d'heures et de nuits éprouvées de suffocation pour qu'enfin je renonce aux souffles courts et que je m'accorde à l'épuisement des oasis que fabrique la mémoire.

Toutefois, il ne faudrait pas s'oublier dans la lutte qu'impose l'attente. Il est toujours pénible de revenir à soi tout ébouriffé par l'insolente vacuité qui ressemble à un désordre incohérent où les brèches sont nombreuses.

EXTRAIT

Particulièrement lorsqu'elles sont aussi abondantes que les amas d'existence entassés dans les petits oublis de la nécessité. Avec le temps, mes failles se sont emmaillotées d'échardes rampantes pour devenir petit à petit une crainte solitaire.

D'ailleurs, comment peut-on attendre quelque chose de la part de quelqu'un dont on sait d'avance qu'il ne viendra pas ? Qui suis-je aujourd'hui ? De quels actes me suis-je façonné et à quelles figures me suis-je identifiées depuis cette déflagration invisible ? J'ai trop longtemps voyagé avec le poids de ton fantôme comme seul refrain. Je dois nécessairement me revisiter et c'est avec ta présence réconfortante que je désire m'appréhender à nouveau.

A présent, l'attente semble presque inutile. Elle tombe du ciel comme des bagages oubliés dans le hall d'une gare embrumée que mes pieds heurtent sans les reconnaître. L'ordre du monde versé dans les cloaques du temps subjectif se résume toujours à nos solitudes. La cassure de l'immobilité plonge l'avenir dans sa dimension obsessionnelle d'arriver : il faut poursuivre, il faut aller. Le chemin pour aboutir, c'est toujours devant. Parfois, l'attente est vaine quelle que soit notre ferveur ; parfois, au contraire, c'est la meilleure manière d'aimer.

Un pied puis l'autre, la vie s'avance, la vie court, la vie s'espace. Elle ne sait pas combler les vides autrement que par la rencontre des êtres. L'espace à franchir est loin des routes ordinaires. La terre se bêche à coups de poitrine, le sol se perd sous les pierres devenues des montagnes. L'air transporte la nuit qui nous serre comme un étau et j'occupe ce vide au devant de toi. Partout, les images anciennes éclatent. Partout, l'ombre court plus vite que nos silhouettes enlacées aux pieds des glaciers. Le feu se dilate et nous restons incrustés à la flamme brisée par la vague qui nous ensevelit. Derrière la face de ton visage, je sais les routes qui ont chuté. Et mon cœur reprise sans cesse la sécheresse répandue sur le mur où tu as fusillé ton ombre avant de partir te réfugier dans le blanc qui me devance.

J'entends les murmures de la mort vivante évoquant la vie désossée. Ils crient la pourriture restée sur des rives abandonnées. Ils susurrent à la mer le dégorgement des oasis gonflées d'émotions. Des ruisseaux de mélasse et de soufre ont jauni la terre de mon jardin.

Dans ta proximité, chaque paysage invite à reconsidérer l'émotion

EXTRAIT

branlante qui est restée comme une mine à ciel ouvert. Chaque minerai se dissout dans l'impatience qui court plus vite que le battement du jour où le *rien* devient un sacrifice, puis une oblation. Tous les bruits viennent de la pierre et de la poussière flottant dans la brume. Le silence n'a jamais été plus libre dans le différé qui l'accompagne aujourd'hui. L'étendue ventilée s'offre déserte. Le passé refoule comme une tuyauterie de radiateur d'où l'eau s'échappe. Le temps dans sa marche impudique broie le sirop d'air que l'on voit quelquefois dans le désert empourpré de chaleur compulsive. L'horizon se limite à une bave incandescente où je me roule avant de m'enfuir. Mais, je te suis encore comme l'air traverse les profondeurs. Tout s'est refait dans le déchirement du corps des émotions jusqu'aux heures restées sauvages. Hors des atteintes de l'air, je décalamine doucement comme une nuit isolée fait peau neuve.

Te retrouver à nouveau dans un prolongement recoloré m'afflige comme si l'épreuve de la perte se traduisait encore plus lourdement une seconde fois. La nouvelle rencontre jette ses flammes aux commissures des mots tus, au corps des gestes restés dans leurs élans tétanisés, au cœur des souffles sans autre appui que le vide et le blanc des berceaux d'aucune semence. Enchevêtrée dans la nuance, je sais que tu es là. Tout à la fois proche et lointaine, tu navigues dans la rime frémissante, tremblante, blêmissante, où s'est achevée ta présence. Comme une pause suspendue, un psaume sans péan, un langage retrouvé dans la graine de l'intime où les frissons tombent comme des feuilles trop vieillies, trop bousculées, trop contusionnées.

De nous deux, sans doute, tu es celle qui a rejoint l'entité originelle du silence le plus sage, le plus cordial et le plus définitif. Pour autant, je ne suis même pas sûr que tu aies trouvé dans la mort une réponse à ton désenchantement existentiel. Il est vrai que je ne suis pas convaincu qu'un monde sans pensée et sans matière soit un rayonnement gracieux et libératoire. Mais je veux, ici, poursuivre avec toi cette forme socratique d'investigation. Nous nous sommes perdus de vue depuis si longtemps. Près de trente ans se sont écoulés. Et l'existence persiste à me convoquer comme un enfant à ses premiers jours, curieux et dubitatif.

Qu'attendons-nous de la vie si ce n'est une réjouissance puissante à nous extirper du tragique et de la comédie d'être soi-même ? A quoi faut-il

EXTRAIT

croire pour accorder toutes nos faveurs à l'existence ? Et de quelle mission s'agit-il si ce n'est celle d'apprendre à aimer ?

Tu es partie en laissant une lettre sur laquelle tu exposes tes griefs à l'égard de la vie, du monde et de l'amour. Tu dis : « … *Je viens de prendre une décision importante… Un mal-être intérieur, une douleur qui me lacère les tripes… Tu sais, je n'ai plus goût à rien… Je fais seulement semblant et maintenant, je ne peux plus jouer, c'est trop… C'est bien trop dur pour moi. Je me hais, je me hais…*»

Depuis cette lecture, la lumière perd ses reliefs. Tout rayonne dans l'éclatement jusqu'aux miettes de vérités mortes. A l'extrémité du jour, plus loin que l'aube naissante, coule une sueur encore vivante. Tous les frissons du monde se sont réunis et j'entends ta voix piétinée par les vapeurs tristes. Elle résonne comme une ombre défaite du mur que tu as franchi. Un vent de désespoir t'a emportée. Une blancheur furieuse essaie de te remplacer. Mes mains sont moites, mon cœur est un boudin sec. Je reste au-dessus de la coupure comme un crachin suintant, une goutte de toi sur l'air qui se fend.

J'ose espérer que tu as trouvé le repos dans la poussière de toutes les matières et que tu as fusionné avec l'infini dans une unité jubilatoire où le destin est un festin vorace. J'ose croire que la mort t'aura permis de te réconcilier à cette part vivante qui nous traduit au silence total par la beauté qu'elle nous offre de découvrir.

Je souhaite que tu ne sois plus dans l'attente destructrice et l'angoisse immobile. J'aime à penser que tu occupes désormais la vacance définitive des pauses sans soupir. Il me plait de croire que ton nouvel espace est fondé sur l'irrationnelle cohérence de la raison des hommes. Je t'imagine entre deux fenêtres, dans l'épaisseur d'un ravin, posée comme une aile blanche, partout où l'air souffle dans la trouée de la distance qui nous sépare.

Et puisque le temps ne t'appartient plus, tu n'appartiens plus au temps. Tu es mienne comme une respiration prolongée, comme un flux d'interminables bavardages. Je te conserve dans ma chair comme un rouge indispensable, comme une trace sismique perforant la nuit qui t'enveloppe. Et je donne à ta mort l'exactitude du temps échu avant qu'il ne s'endorme dans sa fausse oisiveté. Je sais que quelque part nos âmes se réparent, elles recousent l'air avec le fil invisible de l'amour.

EXTRAIT

La parole est de la pensée, l'écriture de la mémoire. La pensée est un savant mélange de rêves, d'humeurs et de faits objectifs. Ta présence souriante perdure dans ma peau. Le hasard y bredouille quelques jets, mais ils sont très vite chassés par la conscience. De ce prédicat, je suis l'homme déçu par excellence. Et je veux croire que l'imagination est une page blanche sur laquelle se déversent des idées retenues nulle part ailleurs. L'imaginaire est à mon sens la source même de la réalité. Cette dernière n'étant finalement qu'une prescription acceptée et consensuelle du hasard. Mais, peut-être, devrais-je me limiter à croire que penser c'est être, malgré l'asservissement que j'accorde à l'émotion et à la sensualité. Je suis terriblement persuadé que « sentir » précède l'ordre des choses.

En l'occurrence, j'aime à me convaincre que le drame n'est pas la mort elle-même. Il s'anime dans le senti, dans la rupture subie par les sens, dans la séparation provocatrice d'acerbes sentiments. Ton corps a disparu de mon quotidien, il est dans l'abandon subjugué et non consenti par la raison. Il est dans la révélation de ce qui échappe, absorbé par le néant. Néanmoins, notre lien s'accomplit toujours et j'en détiens la preuve par toutes ces images qui traversent mon esprit et ploient avec les vagues de mes frissons.

Je crois que mourir est une délicieuse farce. Sans doute, parce qu'il s'agit d'un extraordinaire revirement de situation. Parce qu'il n'est pas vraiment possible d'opposer la matière vivante à celle inanimée. Parce qu'accepter la dépossession totale, c'est aussi se doter de la liberté *absolue*. Je veux parler bien sûr de cette liberté outrepassant de beaucoup le simple clivage de la vie et de la mort. L'une et l'autre me semblent puissamment liées comme deux états d'une même et seule destinée. Il s'agit d'un covoiturage indissociable.

Notre histoire est un lâcher de colombes blanches au-dessus de la mer. Elle symbolise une clairvoyance magistrale où se confondent tes yeux et ce qu'ils regardent.

Nos sens sont aveuglés aux tourbillons des âmes pures. Apothicaire sans flacon, l'orgie des morts dansent la gigue et le vivant s'apitoie sur sa naïveté ; cette infirmité déliquescente frappant l'usure des mots de chagrin et de pertes. Herses fragiles où le temps se décroche de ses derniers remparts. En poupe, la queue des heures dégringole de l'oisiveté. Sans un

EXTRAIT

mot, le réservoir se vide. Une ceinture autour des reins, l'angoisse de disparaître s'enfonce dans la forêt de l'âme.

Contre la mort, la révolte intérieure fait loucher nos yeux comme ceux des ivrognes. L'ivresse se rit des innocences juvéniles. Il n'y a rien d'autre à faire que d'aimer dans la souffrance. La désespérance est un soldat qui bataille nos rêves où seul l'inouï défroque les morsures du quotidien en des chairs d'émerveillement.

Qui n'a pas espéré au moins une fois, que la mort soit l'échappée prodigieuse ou la dernière chicane avant l'apaisement. Mais jamais, au grand jamais, je ne pourrais quitter avec précipitation ce monde de souffrances et de tourbillons de beauté comme tu l'as fait. La mort ne purifie pas, ne purifie rien. Elle n'a pas pour vocation de réconcilier le corps à l'âme. Le monde n'a pas été construit pour nous accueillir dans son jardin de béatitudes. Notre combat est constant et naturel. Il est identique à celui d'un funambule traversant les montagnes sur un fil de soie. Nous tombons à chaque tempête et nous recommençons le trajet à tire-d'aile.

Nos enfances résistent, elles traversent de bout en bout, la fascination au monde. Querelles impromptues, disputes de l'air qui baisse la tête. Aveuglés et voyants, la clarté est si violente que la lune tombe.

La méditerranée reflète l'encre des boussoles aériennes et une loterie ovationne les épaves remontant à la surface. Nous sommes seuls comme un, comme deux, comme cent… Gyrophares de fin du monde, les étoiles poursuivent les constellations dans leurs cataractes proéminentes. Ulysse retourne à Hélène dans un tricot neuf. L'enclume des heures sombres tombe dans l'abysse de l'univers et le silence s'oxygène en cachette. Deux mondes se font face, mais il nous est impossible d'en extirper la langue maternelle d'aucun.

Certains jours, le gardien du temps se réveille. Malgré l'incendie des naissances, la vie ne disparaît pas complètement. Car elle n'y arrive pas, quoiqu'on fasse. Trop de canaux gorgés de vent et de chauve-souris arpentent les fentes de nos illusions. La nuit emporte lentement le secret du noir. Le regard qu'on lui porte est une péninsule de sable surplombant l'étendue indomptable. Dans nos ventres, c'est la danse des chenilles avant que n'advienne la marge duveteuse où se retirent les papillons.

Je t'imagine haute dans le trajet des voiles perdues et je te vois

EXTRAIT

suspendue au dessus du puits immobile des signes solitaires. Tu es venue avec l'air, tu es repartie gonflée et gorgée de la mer de sable qui coule de mes yeux. Je ne suis pas tout seul dans ce cloître inapparent. Ta main touche encore la harpe du silence. Tes lèvres murmurent cette fièvre commune qui assaille nos poitrines.

Tes bagages sont dans mon sang comme des bateaux fantômes transperçant les mers redoutables où chaque aube nouvelle traduit une secrète buée de l'immensité.

De misérables roseaux fouettent imperturbablement les dunes reconstruites durant la nuit. Le tic tac du réveil égrène une à une les rêveries qui frôlent le réel. Le jour va reprendre sa marche. Ses poches sont remplies de l'amour qui s'enfante dans l'obscurité.

Il est temps de nous replier sous les draps de l'immédiat. Sous la couverture, quelques brins de souffle suffisent à retrouver le chemin des terres perdues. Le sol inachevé décape la distance. L'enduit du vide est une membrure du feu perçant jusqu'aux ruines que je hisse dans tes mains.

Ma sœur, je te le dis, je te défais de la mort. Je te déboutonne du noir comme une momie revenue des ténèbres. Tu n'as plus de bandelettes pour cacher ton corps devenu poudre d'os. Ce ne sont que des compresses humidifiées de poésie.

Cette nuit, encore, j'ai dormi portes ouvertes dans le berceau du temps et ta lumière m'a bercé. Le sentiment est cette filiation solide s'exécutant avec la versatilité du désir. Nous ne sommes séparés l'un de l'autre que par ce temps de labours où s'est fracassée la distance de nos êtres comme un astéroïde tombé sur nos corps. En plein cœur. Comment alors bâtir ce quotidien d'amour sans fracturer nos plus pures émotions en mille morceaux de verre ?

Habitons-nous le sentiment comme une eau croupissante ? Forts de nos logiques, ne sommes-nous pas devenus le leitmotiv de nos âmes rassemblées ?

Oui, c'est juste. Tu me réconfortes. Je t'attribue un rôle, une fonction, une tâche et une nouvelle vie afin de diminuer la dépréciation de moi-même. Et si je t'ausculte toujours avec la minutie de mon sentiment, c'est parce que je lui attribue l'ambition de la joie que ma solitude peine à trouver. Mon amour est le moteur de la réconciliation probante entre le

EXTRAIT

réel et mon inspiration saturée de turbulences. Ma conviction est dans l'amour. Et réciproquement.

Ce corps, cette peau, cette chair sensitive, est-ce donc tout ce qui reste de la pensée ? Même morte, tu occupes mes zones sensibles comme pourrait le faire un volcan en pleine éruption. Et malgré ses projections de lave jaillissante, je foule ta présence comme une motte de vinaigre durci. Mon cœur refuse de se figer pareillement à une plaine recouverte par le magma refroidi. Il ne peut demeurer couché plus longtemps sous cette roche éteinte où il étouffe.

Mon corps en action est devenu un réceptacle, il contient les multiples contemplations de son environnement et de ses événements. Ma chair raconte une histoire, une vie, comme peut le faire un récit, un livre, une larme d'émotion chaude. Mon corps d'évidences pliées, chapitre après chapitre, se courbe au vent et filtre le langage comme un moulin à breloques. Voilà un refuge familier où transpirent les pensées qui nous traversent et je m'arrête devant cette porte de résonance pour écouter ton cri.

Avec le temps, une voix se rétracte, se contracte, s'affine et se précise par l'imaginaire qui l'a fait naître. Maintenant, elle s'apprête à disparaître de son devenir pour en effacer toutes les traces. Aller vers toi, vois-tu, c'est aussi apprendre à se traduire en poussières de temps et de silence. C'est accepter le déclin de la matière pour aller mourir dans la pensée, dans le cœur même de l'affection, dans le sentiment que nous avons habité ensemble comme deux lunes se reflétant la nuit sur l'océan de nos partages.

Une seconde nuit se prépare à l'étage de nos manifestations abstraites. Une seconde terre respire au soleil, écorchée par la charrue des sentiments fragilisés. Un autre lieu, loin de nous-mêmes et pourtant si proche décapite les sens cristallisés.

Je te retrouve avec amour, sans t'avoir jamais vraiment quittée. Tu es restée cette femme de neige blanche aux pas assourdissants. Depuis toujours et sans faire de bruit, tu passes et tu repasses, infatigable, sous mes paupières intimes.

Insolent trépas, chute désobligeante rompant le lien, ton œil s'impose au mien. Cette mort que je traîne comme une résurgence absurde nous ramène à nos chaînes. Cette deuxième vie présumée n'est qu'un hématome

EXTRAIT

affectif perturbant mes globules de sang coagulés que plus rien ne liquéfie. En dépit des apparences, on ne se dépêtre jamais de cette odeur au fond de la bouche et du cœur. Inlassables tourments tourbillonnant à l'intérieur de mes poumons et dont je respire encore l'âcreté.

Ecrasés par les rigueurs monotones du pardon où à l'inverse par la culpabilité, je t'ai fuie aussi longtemps que la brûlure m'a assailli de ses nausées.

Nous sommes l'exacte réplique de la douleur des heures veuves capuchonnées du noir sinistre qui accompagne les relents acides. En un éclair, nous sommes devenus la raison du monde et nous disparaîtrons dans ses couches profondes comme une gouache se dissipe au fond d'un verre d'eau.

Il n'y a pas de meilleure déroute que cette hypothèse : nous ne serons pleinement entiers que lorsque nous aurons cessé d'être nous-mêmes. Parce que nous ressortirons de l'action et du mouvement pour nous affilier à l'indéfinissable gorgée de l'aube.

Cette nuit, tu es venue dans mes rêves, arrivant de nulle part, de je ne sais quelle hécatombe lointaine comme il t'arrive de le faire quelquefois. Tu t'es installée sur la toile de mes pensées vagabondes et tu m'as parlé.

Je me souviens à peu près de tes propos. Tu m'as dit :

– *Va, file. Echappe-toi, évade-toi : oublie-moi.*

Répétant « oublie-moi » plusieurs fois d'une voix de plus en plus lointaine comme un vague écho s'effritant dans la distance. Tu étais debout dans l'obscurité, éloignée de manière suffisante pour que je ne puisse te voir vraiment. Juste te deviner.

J'étais d'abord surpris par ta comparution soudaine. J'étais dans mon rêve, les yeux éveillés, la bouche à peine entrouverte. Puis, comme si de rien n'était, je t'ai parlé à mon tour :

– *Pourquoi ?* T'ai-je demandé. *Pourquoi devrais-je oublier et t'oublier ?*

Sans attendre, tu repris la parole :

– *Les miettes du passé s'amoncellent… Nous sommes le produit de notre passé, mais il ne peut tenir debout toute une vie durant. Le tien est une encombre, le tien est une peine trop grande. Il faut t'en débarrasser. Te délester, oublier les heures lourdes, les somnolences fiévreuses, les déchirures insanes. Tu dois m'effacer, me gommer de tes souvenirs.*

EXTRAIT

– *Mais pourquoi ?* Rétorquai-je à nouveau.

– *Parce que j'entrave ta mémoire, je t'alourdis du poids de la conscience, de la douleur fragile de la vie. Parce que je suis devenue un rocher dans les nuages, un fragment de sucre, une étincelle plus massive et plus dure que la lumière.*

– *Mais c'est impossible ! Je ne peux pas ! Ne plus penser à toi serait m'oublier moi-même,* lui ai-je dit d'un air décontenancé.

– *Bruno, mon frère, je ne peux plus t'aider de là où je suis. Je ne peux pas non plus te laisser impunément t'accaparer ce que je fus. Il faut que tu comprennes et que tu acceptes que je ne sois plus là à tes côtés. Tu dois m'oublier et me gommer définitivement de ton esprit, sans quoi tu me réveilleras toujours là où justement je veux dormir tranquille, sereine, dans l'éternité.*

– *Oh non !… Non, tu ne peux pas m'abandonner à nouveau. Tu n'as pas le droit ! Tu ne te rends pas compte de ce que tu me demandes. Ce n'est pas possible, ni même envisageable ! Sans toi, que vais-je devenir ? Comment pourrais-je ôter le vernis de tes yeux du fond de ma gorge ? Il me faudrait mourir sur ta langue sans mot dire. Je ne suis que l'ombre de ton ombre, qu'une affreuse poussière déliquescente errant dans l'éther de nos mondes.*

– *Je sais ton chagrin, je sais le vide que tu côtoies. Mais je t'assure, il est temps que tu envisages de retrouver cette réalité dans laquelle tu dois t'épanouir et poursuivre ta route.*

– *Une route où tu n'es pas présente, n'a pas de sens, n'a pas d'orientation.* Répondis-je aussitôt.

– *Ne crois pas cela, chaque chemin est une ouverture nouvelle, une croisade d'amour où tu peux cueillir la multitude qui s'offre à toi. La mort ne peut rien te donner. Elle ne peut t'offrir que le poignard de l'ennui. Cours encore sous les vergers du tendre et remplis-toi du parfum des oranges. Ouvre tes mains, ouvre tes sens et va caresser les jours neufs qui t'attendent.*

– *Mais je me fous des fourmilières inoccupées, je me moque de tous ces autres lieux vides où tu n'es pas,* lui dis-je, désespéré.

– *Ne t'imagine pas avoir connu le feu hors du feu. Tes pieds n'ont pas foulé toutes les étendues. D'autres plus grandes et plus harmonieuses t'attendent. Ne me transporte plus à chacune de tes escapades. Conserve-moi, si tu le veux, dans un coin de ta mémoire. Mais cesse de m'appeler à chacun*

EXTRAIT

de tes pas. Tu dois te défaire, il te faut vivre pour toi. De ce que tu es et non avec ma présence dans chacune de tes envolées.

– Parce que tu crois qu'il puisse en être ainsi ? Mince alors ! Tu ne te rends pas compte ! Tu penses peut-être qu'il suffit de lâcher le fil, la corde qui me lie, pour que je sois libéré ? Il n'en est rien. Je t'ai en moi comme une révélation. Comme un miroir dans lequel je te vois, derrière. Tout au fond de ma vie. Je t'ai intégrée dans ma chair comme le sel se mélange à l'eau, comme une mer s'étend à perte de vue.

– Justement ! Tu confonds aimer avec ce qui t'es utile. Il te faut quitter cette idée tout particulièrement si tu me ressens comme indispensable à ton équilibre. Personne n'appartient à personne. Garde-moi dans le souvenir de ce qui est vécu comme expérience, mais détache-moi de celle-ci en tant que personne. Ce que tu aimes ou a aimé, c'est cela qui fait corps avec toi et non cet amour extrême qui te retient hors du monde où meurent les âmes et les corps. Je ne suis pas l'amour. Je ne suis plus vivante et je ne peux plus t'accompagner parmi cette chaleur qui tremble.

Aimer, c'est être léger. C'est aboutir à l'extrémité de soi, à ses paradoxes et à ses impuissances les plus vertigineuses, ajouta-t-elle.

– Qu'adviendra-t-il lorsque nous nous serons complètement désunis ? Lui rétorquai-je.

– Là aussi, tu te trompes ! Te détacher des certitudes qui te plombent ne veut pas dire te vider du sentiment qui te porte. Il s'agit seulement de le vivre hors du trouble puissant qui t'inhibe. Je veux dire qu'il est préférable de te débarrasser de ces flammes que tu insuffles à la pensée. Elles n'ont pas corps, elles n'ont pas véritablement de vie. C'est une brûlure qui t'immerge dans la croyance enracinée à l'idée de la mort. De la mort physique et matérielle.

– Tu me reproches donc d'être trop cartésien ? De me confondre à l'idée que je me fais de la vie. Mais de quelle raison devrais-je me convaincre si ce n'est de celle de ta réviviscence ? Ne crois-tu pas que ce soit la mort qui se moque de la charité de la vie ?

– Bah ! Tu vois, tu es encore dans une réflexion insipide, dans une pensée éloignée qui ne peut rien t'apporter. Retourne à toi. Va, réintègre pleinement ton souffle et ta vie. Ne courbe plus incessamment vers la mort. Ouvre-toi comme une fleur au soleil et laisse-toi butiner par la fécondité de la lumière.

– Et l'amour ? Qu'en fais-tu de l'amour ? Celui que je te porte est

EXTRAIT

immense. Il occupe mon espace du dedans. Il crie ton prénom à l'oreille du temps !

– L'expérience vécue, je te le dis, doit t'immuniser des erreurs commises sans t'en éviter de nouvelles. Nous ne pouvons pas exister à deux dans l'unité de ton corps et de ton esprit sans les engager dans une discorde infinie. Retourne à toi. Reprends-toi. Ne te destitue pas en te sacrifiant à la pensée. Sois toi-même une pensée en devenir. Ne te désœuvre pas d'une conscience qui soit autre que l'émanation de ta propre puissance. Accorde-toi la ferveur dans la reconnaissance de ce que tu deviens. Ne marche plus avec des poches pleines de ruptures et de corrosions. Quelles qu'elles soient.

– Comment faire ? Je ne m'accommode pas des ombres envahissantes qui demeurent ancrées au plus tendre de moi-même. Elles sont un duvet de charpies étouffantes. Elles sont des criaillements aigres dont je n'arrive pas à me défaire. Et, toi, si je te comprends bien, tu me proposes d'abattre l'obscurité dans laquelle je suis plongé pour ne laisser boire à ma mémoire que la fleur de sel répandue sur la surface.

– Oui, tu me comprends bien.

– Devrais-je donc me purger comme on se prépare à un jeûne extrême ? Tu sais, je crois être dans cette perspective depuis quelques temps déjà. Mais mon esprit réinvente à chaque fois. Il persiste à vouloir compenser ton absence. Et puis, comme tu l'as vécu toi-même, j'ai besoin de l'autre pour ne pas me déprécier. J'ai besoin d'un amour inaltérable, d'une reconnaissance indéfectible. Et qui, mieux que toi, pourrait m'offrir ce cadeau d'existence ?

Voilà, ton image a soudainement disparu et notre conversation est restée inachevée. « Inachevé », est bien le mot que je maudis tant il me poursuit depuis le commencement de mon existence.

On s'habitue à tout, ou presque… On s'habitue à vivre mais jamais à la mort qui nous prend. Dépossédé de ton corps, l'esprit rechigne à la perte, à l'abandon. Il construit des citadelles plus hautes que les montagnes et des auberges plus chaudes qu'une simple flamme. Une cathédrale pointe sa cime vers les vitraux où passe encore de la lumière blanche.

Je ne suis pas conçu pour te perdre. Il me faudrait déjouer le réel et cela réclame l'effort marginal de l'effacement. L'oubli se mélange aux souvenirs. Il raconte à sa façon. Il écrase l'émotion tenue en joug. Il retrace les peintures qui coulent, il repeint ton visage à l'empreinte que tu lui as laissé.

EXTRAIT

Je voudrais encore te voir, te sentir, te serrer dans mes bras. Mais que pourrais-je vraiment sentir de toi par ce refoulement d'images ? Dois-je me résoudre à un ciel sans étoile ou bien dois-je m'apprivoiser comme une journée rythmée par je ne sais quelle baguette ?

Non, je ne suis pas conçu pour t'oublier ou alors il faudrait me déjouer moi-même.

Et puis, tu sais, ta mort est maintenant devenue une force étonnante. Ton absence a décuplé ma sensation d'exister par moi-même. La pluie a rempli la cruche vide. Je vois tout ce qui revient, qui n'est plus tout à fait toi mais qui persiste à résonner dans mes veines comme des tam-tams joyeux et un peu fous. En dépit des coups de poings infligés par l'air abattu, tu es une béquille en béton, une fracture comme une deuxième peau. Je te parle d'une plaie, d'un moignon de vent, d'une goutte d'eau sur du fer rouge. Pour ne pas devenir fou, je marche droit sur l'horizon courbé. Hors de nous, il n'y a pas de feu. J'entre dans l'air, sous sa peau, pour ne pas devenir aussi faible que l'amour.

1.01 - Venir à toi.

Nos enfances communes coulent dans cette fosse creusée par le temps, dans ce tiroir de poussières où demeure une vie entassée, étouffée par tout ce qu'elle retient. Dans la saignée trempent les images coloriées de la souche affectée par nos sangs et nos candeurs.

Le souvenir ressemble parfois à un délabrement, à un paysage immobile dans lequel sont restées prisonnières nos candides évolutions et nos naïves révolutions.

Tu avais construit dans tes rêves l'imaginaire de ma réalité. Ou le contraire, peut-être. Et, je naviguais de spasmes en spasmes, de grelots de rire en guirlandes d'émotions, comme le font les enfants lorsqu'on leur raconte une histoire fascinante au point de les soulever d'eux-mêmes en les faisant s'envoler par-dessus les frontières de la simple réalité.

Une douceur triste plane au-dessus de la séparation. Je m'en retourne à toi traversant la page blanche qui me semble un glacier inaccessible. Le présent palpite et je tressaute. Notre communauté fraternelle a serti les heures doubles qui nous maintiennent au-dessus de la mémoire vivante. Elle couvre l'horizon perpétuel et sans date. La communion de notre duo

EXTRAIT

est rompue sans être désactivée. Alors, je viens à toi comme lorsqu'on feuillette des photos anciennes et que l'on se remémore les images fixées sur le papier. Tout un amas de chair est revigoré par la densité du souvenir conservé dans la pause, dans la halte primesautière des rappels revivifiants. Dans mon sang des cellules rouvrent des chutes anémiques que l'invariable et le stationnaire ignorent. Les ombres relèvent la tête et les pierres amassées sur nos corps sont traversées par une lumière qui nous rapproche.

Qu'advient-il du froissement des esprits lorsque s'émiettent les murs de l'absence ? Notre volonté a-t-elle franchi les étapes du temps sans se briser mille fois contre les parois du manque ?

La réalité est venue entre nous déposer ses écailles séchées. Un pain rompu traîne sur notre table. Une simple chaleur nous sépare. Et pourtant, le feu a tonné comme la foudre. Toutes les heures sommeillantes ne se remplissent pas de ce prolongement indéfini. As-tu senti ces éclats de vent frappant nos cœurs à coups de marteau ? Un soleil boudeur se tait dans la proximité de nos enfances. J'ai renoncé à savoir où iront dégouliner les étoiles dételées de l'immense trou qui me fait face. Un goût de fer sur la langue, j'apprends à ressouder les mots sous l'enclume du temps. Les herbes qui se sont dressées entre nous devront s'aplatir comme l'on s'agenouille devant la fatalité.

Le feu n'est pas éteint ! Autour de nous, la campagne déchirée fulmine.

Je ne cherche plus à savoir où s'écoulent les affres violents du remord, je reprends le chemin qui commence avec toi. Dans mes yeux suintent lentement les gouttelettes fraîches qui perlaient des tiens lorsque les orages secouaient ton être.

Dis-moi : as-tu géré l'incompréhensible comme s'il était l'eau courante qui te traverse encore ? Tout a disparu. Sous mon oreiller ton visage me tourne le dos. Une eau froide en plein été gicle comme d'une bouteille percée. Ton absence est un mur de givre sur lequel mes joues se collent.

La fatalité est née du désordre, elle retourne sans cesse à la fuite et à la règle ostentatoire des frimas énigmatiques. Faudra-t-il donc s'échapper ainsi ?

Ton cœur a toujours été une poignée d'eau chaude où ma main se brûle encore. Faut-il partir lorsque la souffrance nous chasse de l'émotion

EXTRAIT